

## L'étude qui montre le vrai moteur du vote Trump (et la réponse n'est pas la pauvreté)



Selon les résultats d'une nouvelle étude menée entre 2012 et 2016, l'élection de Donald Trump serait moins le résultat des enjeux économiques, que d'une anxiété culturelle qui toucherait la population blanche américaine.

Avec Jean-Eric Branaa

**Selon les résultats d'une nouvelle étude menée entre 2012 et 2016 par la politologue Diana C.Mutz, de l'Université de Pennsylvanie, l'élection de Donald Trump serait moins le résultat des enjeux économiques, que d'une anxiété culturelle qui toucherait la population blanche américaine, se sentant menacée de perdre son statut de "groupe dominant". Cette étude apporte-t-elle une vision plus "réaliste" du vote Trump ?**

**Jean-Eric Branaa** : Il a effectivement été largement commenté dans un premier temps que l'élection de Trump ne reposait que sur les populations rurales, mâle et pauvres du centre de l'Amérique. Une telle explication était d'autant plus étonnante qu'elle émanait des mêmes observateurs qui répétaient à longueur de temps pendant la campagne que cette frange de la population n'était plus aujourd'hui suffisamment nombreuse pour le faire élire !

Ce constat, un peu rapide, repose toutefois sur quelques faits objectifs avérés : la population américaine est dans une phase de mutation profonde, avec l'accroissement de groupes minoritaires, comme en particulier celui des hispaniques –mais pas seulement– et entraîne une modification dans l'espace social, mais aussi politique. Toutes les projections indiquent que d'ici 20 ou 30 ans, les Blancs ne seront plus majoritaires dans le pays. Les conséquences vont donc être nombreuses.

Diana C. Mutz s'inscrit donc dans une pensée largement partagée par le monde de la recherche, qui suit ces évolutions et essaie d'en comprendre les fondements et de distinguer ce que cela nous prévoit pour l'avenir. Un autre chercheur, Justin Gest, a été beaucoup plus loin en divisant réellement l'Amérique en deux groupes et en disant très clairement que l'Amérique blanche s'est opposée à celle qui ne l'est pas, faisant ainsi remonter à la surface des sentiments de racisme et de rejet. Il restait donc à comprendre les raisons des craintes manifestées par cette population et qui l'ont poussé à choisir Donald Trump plutôt que n'importe quel autre leader ou, plutôt, face à tous les autres leaders. Comme d'autres, je me suis moi-même intéressé à ce phénomène, en mettant en évidence le sentiment de persécution ressenti par les Blancs et la certitudes qu'ils sont des laissés pour compte. Face au phénomène « Black Lives Matter » (la vie des Noirs compte), on a alors entendu monter un autre cri « All lives matter » (toutes les vies comptent). Mon analyse a abouti à un premier livre, *Trumpland*, qui m'a permis d'expliquer une grande partie de ce phénomène dans le contexte du rejet de tout ce qui appartient à l'ère Obama, dans l'esprit de ses électeurs. Cette explication s'est pourtant révélée elle-même incomplète, car les racines sont plus profondes encore.

---

## Quelle sont les véritables racines de cette anxiété ?

Barack Obama a soulevé un espoir quasiment sans précédent aux Etats-Unis, avec sa proposition de construire une société post-raciale. Dans la droite ligne des combats menée dans les années 50 et 60, les minorités pensaient être arrivées au bout du chemin et ne rêvaient plus que d'égalité. Elles ont donc adhéré sans réserve au slogan « Yes we can » (oui, c'est possible). Force est de constater qu'il n'a pas réussi, que ce soit par manque de temps ou par manque de moyens. La société reste toujours autant divisée aujourd'hui et les angoisses des uns et autres ne se sont pas atténuées, bien au contraire parfois. On le voit bien d'ailleurs avec les Afro-Américains qui ont eu à déplorer bruyamment les violences policières et le racisme : les noms de Trayvon Martin, Eric Gardner, Michael Brown, et bien d'autres encore, sont devenus des symboles de cet échec de l'intégration.

Pour autant, la colère ressentie par la population blanche depuis les années 50 et 60 ne s'est pas apaisée, là aussi, bien au contraire ! Les programmes de discriminations positives, consistant à corriger le déséquilibre historique entre les blancs et les noirs, ainsi que les souffrances passées en favorisant l'accès à l'éducation ou à l'emploi des groupes minoritaires, est devenu insupportable pour beaucoup. En pleine campagne électorale, le procès d'Abigail Fisher contre l'université du Texas, parce qu'elle estimait qu'on lui avait interdit injustement l'accès à l'université pour favoriser un étudiant noir, est devenu un signal sonnante le rassemblement de tous ceux qui n'en pouvaient plus. La rancœur s'est mêlée à la demande exacerbée des blancs –les laissés pour compte–, non pas forcément sur le plan économique, mais parce qu'ils souffraient d'avoir perdu leur place dans la société, ressentaient que tout se décide toujours sans eux, voire contre eux.

Le discours de Donald Trump a frappé juste dans le cœur de ces gens. On s'est volontiers concentré sur l'idée que ce discours flattait les plus racistes d'entre eux, mais on a souvent négligé d'observer qu'il répondait aussi à ce rejet ressenti au quotidien, cette impression qui ne disparaissait jamais et ne s'atténuait pas non plus, que personne ne se préoccupait de leur sort.

Il faut toutefois regarder cette question en fouillant jusqu'au bout : C'est ce qui m'a amené à écrire un nouveau livre, en quelque sorte une suite du premier, qui s'intéresse à 1968, et cette période d'un fin d'époque. C'était en effet la fin du siècle américain, lorsque l'Amérique était toute puissante et reposait sur des valeurs qu'elle croyait immuable. Elle a découvert qu'elle avait des pauvres, elle a pris en compte ses minorités, ses femmes, et a laissé les hommes blancs se débrouiller tout seul avec les mutations qui étaient proposées. L'angoisse générée alors par une mutation en profondeur ne s'est jamais cicatrisée et explique aussi en partie le phénomène qui a déstabilisé le monde politique en 2016, avec cette grogne intense, qui a résonné comme une colère. Ce serait donc un événement qui se répète et qui pousse ce peuple dans la recherche d'un refuge et de leaders capables de leur apporter la protection souhaitée.

Du commerce international avec la Chine aux questions de genre en passant par la part décroissance dans le total de la population américaine, Diana C.Mutz dresse un panorama des causes de cette anxiété. Dans quelle mesure Donald peut-il réellement apporter une réponse à cette anxiété ?

La réponse de Donald Trump est unique parce qu'elle est psychologique. Donald Trump a grandi dans le Queens, un quartier de New York que la plupart des gens considèrent de nos jours comme un carrefour culturel et cosmopolite. Mais cela n'a pas toujours été ainsi. Précisément, c'est même exactement le contraire lorsque le 45<sup>e</sup> président est enfant ou adolescent. Au cours des années 1960 et 70, le Queens est défini par le tribalisme, la ségrégation raciale et les ressentiments qui mijotent comme dans une cocotte minute. Et c'est précisément ces sentiments que Donald Trump a su exploiter et canaliser tout au long de sa propre campagne présidentielle. C'est donc en toute connaissance de cause qu'il peut décrire un pays hors de contrôle, en train de succomber au crime, à la violence et au danger dans les quartier défavorisés, puisqu'il a déjà rencontré cette Amérique-là à la fin des années 1960 et a eu le temps de l'observer et d'apprendre à la comprendre.

Comme les résidents du Queens d'autrefois, même s'ils ne sont jamais en contact avec les groupes qu'ils craignent, les partisans de Trump ressentent une blessure psychique. Leurs vies ne sont pas ce qu'ils pensaient qu'elles allaient être. Et cela crée une grande violence à l'intérieur, qui ne demande qu'à pouvoir s'exprimer. Cela a été maintes fois répété, la rhétorique de Donald Trump semble non seulement offensive, mais étrangement rétro. La référence à l'Amérique de son enfance nous donne la clé pour comprendre les forces qui ont façonné le candidat républicain à la présidentielle et pourquoi certains Américains blancs adhèrent si fortement à son étrange mélange de peur, de colère, et de nostalgie. C'est ce que j'ai tenté d'expliquer dans mon dernier ouvrage.